

GIONO Jean Ecrits pacifistes (1938)

La révolution individuelle

Dans Ecrits Pacifistes Giono revient sur « Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix » (1938) et regrette d'avoir été à l'égard de la classe ouvrière si sévère en considérant notamment que la révolution individuelle était exclusivement entre les mains de la paysannerie. Il constate dans ses écrits de 1938 que les ouvriers avaient la maturité et l'autonomie nécessaires pour opposer le pacifisme « de huit-cent mille ouvriers du sous-sol, inscrits maritimes et ouvriers des Ports et Docks¹ » au bellicisme du gouvernement, voire même des partis politiques et des syndicats.

Toute la question se pose alors de savoir ce qu'il entend par révolution individuelle qu'il promeut dans toute son œuvre en raison de sa farouche indépendance d'esprit et de son rejet du grégarisme comme potentiel risque d'hétéronomie, incarné par toute forme d'organisation qu'elle soit étatique, juridique ou idéologique.

Qu'est ce que la révolution individuelle ?

La révolution individuelle, selon Giono, c'est de « vivre dans la mesure de l'homme² ». Et l'état de mesure est la pauvreté. Mais qu'on s'entende bien sur le terme *pauvreté* qu'on pourrait traduire par l'antonymie que Giono emploie lui-même dans un de ses ouvrages intitulé « Les vraies richesses », dans lequel il oppose au monde des villes et de l'industrie la simplicité du travail paysan et de l'artisanat. Voilà la révolution. Il s'agit de rompre avec les désirs artificiels créés par la société industrielle et la vie citadine où le travail « n'est plus à la mesure de l'homme »³ et produit des biens dont la matière « est agonisante ». Sa philosophie participe donc de l'Epicurisme selon lequel l'homme doit avoir un usage raisonnable des plaisirs en favorisant ceux qui sont naturels et nécessaires car ils lui permettront d'accéder au repos de l'âme⁴. Ainsi, la pauvreté est tout ce qui suffit à la satisfaction de l'homme qui n'a pas d'autre occupation que de vivre⁵ en parfaite symbiose avec la nature. Il suffit qu'il ait le manger et le boire. Qu'il ait une terre pour cultiver. Et, cette terre doit être aussi à sa mesure sinon elle perd ses qualités naturelles qui se calibrent à l'aune de ses besoins.

Vivre dans la pauvreté est une révolution individuelle car l'homme est perçu par Giono dans sa pureté : « c'est l'homme qui n'a pas besoin de société, qui ne compte pas sur la société, qui se suffit à lui-même »⁶. Quels sont les hommes capables de faire une telle révolution ? Ce sont les paysans auquel Giono adresse sa lettre parce que, dit-il « vous êtes les maîtres de votre nourriture et de la nourriture de tous les hommes. Votre libération entraînera la libération de tous »⁷. Ainsi, l'homme *pauvre* est un homme *riche*. Désormais, il invite aussi le prolétariat à faire cette révolution individuelle après l'avoir écarté à cause « de l'image que le parti communiste faisait des ouvriers »⁸.

¹ Jean Giono, Ecrits pacifistes, Folio, 2015, page 152.

² Jean Giono, Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix éditions Héros-Limite 2013, page 106.

³ Jean Giono, Les vraies richesses, Grasset 1937, pages 40 et 41.

⁴ Epicure, Lettre à Ménécée, Edition Hatier poche, collection classique et Cie.

⁵ Jean Giono, Rondeur des jours, éditions L'Imaginaire Gallimard 2012, page 8.

⁶ Jean Giono, Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix, édition Héros-Limite 2013 page 41.

⁷ Ibid. page 107.

⁸ Jean Giono, Ecrits pacifistes, Folio, 2015, page 148.

Pourquoi la révolution individuelle ?

La première forme collective à laquelle il s'oppose est l'Etat, qui – en tant que structure d'asservissement de l'individu – prive l'homme de son autonomie par son « besoin de contrôler constamment l'existence des hommes »⁹. Loin de jouer son rôle d'épanouissement de l'être et d'apporter à l'homme de la joie, il le soumet à ses intérêts propres si bien que le sens initial de l'Etat est totalement inversé : « Le but de l'Etat moderne n'est pas l'homme ; c'est l'Etat. On ne vit plus, on fait vivre l'Etat »¹⁰. Cette défiance s'exerce tant à l'égard des Etats démocratiques que des Etats totalitaires. Ce qui les différencie dit Giono, c'est que les Etats démocratiques sont oligarchiques alors que les Etats totalitaires sont autocrates. Mais dans un cas comme dans l'autre, toute la communauté, « la termitière » selon sa propre métaphore, est au service de quelques reines ou d'une seule « qu'on nourrit et qu'on soigne »¹¹.

L'Etat n'est pas seulement l'organisation dont le rôle est perverti par la confusion entre l'intérêt de la collectivité et celui de ses chefs mais il est, en outre, un instrument de façonnage de *l'homme collectif*. Cet homme, c'est celui qui appartient au « Grand troupeau »¹² des soldats mobilisés par la guerre que Giono a faite en 1915 et pour laquelle il éprouve des regrets car dit-il « Je n'ai pas eu le courage de désertier »¹³ et, « J'ai été trompé par ma jeunesse »¹⁴. L'enjeu d' « Ecrits pacifistes » était précisément de dénoncer les accords de Munich grâce auxquels, notamment, Hitler sous couvert de récupérer la population germanophone des sudètes, espérait annexer toute la Tchécoslovaquie. Giono était pacifiste ainsi que les anciens combattants et les intellectuels tels que les écrivains (Romain Rolland, Jules Romain, Henri Barbusse, Courteline), les philosophes (Alain), les cinéastes (Abel Gance), les politiques (Aristide Briand). Les raisons du pacifisme de Giono sont multiples. Car si la détestation de la guerre est d'abord la détestation de son horreur, son horreur, c'est aussi celle de son inutilité car « La succession des guerres dans l'histoire prouve bien qu'elles n'ont jamais conclu puisqu'il a toujours fallu recommencer les guerres »¹⁵. L'homme collectif, c'est celui qui n'a plus de jugement et qui part comme un seul homme guerroyer car il est l'instrument de l'Etat : « On n'a même plus besoin de vous expliquer les raisons de cet abattoir vers lequel on vous pousse avec vos enfants »¹⁶. La propagande est un de ces moyens de l'instrumentalisation martelée par « les gouvernements et les écrivains à la solde du gouvernement »¹⁷ qui convainquent les citoyens qu'ils sont « de grands soldats, des héros, (...) capables de lutter un contre cent » et de « mourir plutôt que de (se) rendre »¹⁸.

⁹ Jean Giono, Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix éditions Héros-Limite 2013, page 86.

¹⁰ Ibid. page 86.

¹¹ Ibid. page 87.

¹² Jean Giono, Le Grand Troupeau Folio 2014 : ce roman est une métaphore de l'hétéronomie. Il est autant l'illustration des soldats partant pour la guerre, étrangers des enjeux de la conflagration que des troupeaux de brebis délaissés par les bergers appelés sous les drapeaux et regroupés en un seul formidable troupeau dirigé par les paysans non conscrits.

¹³ Jean Giono, Ecrits pacifistes, Folio, 2015, page 17.

¹⁴ Ibid. page 17.

¹⁵ Jean Giono, Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix éditions Héros-Limite 2013, page 101.

¹⁶ Ibid. page 95.

¹⁷ Jean Giono, Ecrits pacifistes, Folio, 2015, page 155.

¹⁸ Ibid. page 155.

L'homme collectif c'est aussi l'ouvrier mobilisé pour la production de masse à l'image de son père qui était artisan et qui désormais ne coud plus que des trépointes¹⁹. Non seulement l'ouvrier spécialisé perd en autonomie mais il est « aliéné » au sens marxiste du terme car « il ne sait pas monter tout le soulier »²⁰ et « Malheureusement pour lui, personne au monde n'a besoin d'une trépointe »²¹.

L'homme collectif c'est enfin le paysan nouveau qui doit faire une révolution individuelle car il vit dans la démesure. Giono critique l'absurdité du système agricole²² qui consiste, pour améliorer les rendements, à faire de la monoculture. Celle-ci pousse les paysans à être dépendants les uns des autres dans l'échange des denrées qu'ils ne produisent pas eux-mêmes. Cet échange suppose l'intermédiation de la monnaie. Lors des années de surproduction, alors qu'il faudrait se féliciter de pouvoir nourrir tout le monde, les prix baissent en même temps que la rémunération de la profession qui s'appauvrit.

Ce modèle que critique Giono en 1938 est identique à celui adopté par l'Europe dans le cadre de la politique agricole commune. Les syndicats qui l'ont avalisé manifestent aujourd'hui contre les baisses de rémunération et la lourdeur des remboursements des emprunts nécessités par l'intensité capitaliste du modèle. Mieux : Giono prédit à sa manière l'introduction des OGM lorsqu'il dit : « Et si, demain, en plein milieu de l'abondance du blé, un ingénieur découvrait le moyen de faire rendre au grain 100%, le monde entier crierait au miracle et les prophètes techniques annonceraient au monde l'ouverture prochaine des portes du paradis terrestre. Personne ne pense que le plus simplement du monde deux grains de blé valent mieux qu'un. C'est la démesure de la technique »²³. Cette démesure est à la hauteur des profits réalisés par des entreprises telles que Monsanto dont la propagande promeut les bienfaits humanitaires²⁴ du progrès en masquant, outre la perte des qualités biologiques et organoleptiques du produit, les risques sanitaires. « Le pain que le boulanger fait avec les farines *légalés*²⁵, est mauvais, physiquement mauvais, (...) La farine légale donne une matière (...) entièrement privée de phosphores et des diverses qualités nourricières de la farine (...) sauvage. »²⁶

Ainsi, l'individu perd de sa prééminence et ne constitue plus que la partie d'un tout : « Les créations fascistes ne sont que l'œuvre d'un homme multiplié »²⁷. Qu'on ne se leurre pas, l'utilisation du terme fasciste ne limite pas cette critique au seul Etat dictatorial. Même s'il évoque la Russie (il ne dit pas URSS), l'Italie et l'Allemagne de 1938 qui sont emblématiques de ce processus de banalisation de l'homme, tous les Etats ont cette propension à la reproduction massive. Cette tendance de l'Etat à la démesure serait historique puisque Giono rappelle les exemples des murailles de Chine qui « naufragent lentement dans le sable des déserts »²⁸ ou des cathédrales qui « n'étaient pas des œuvres collectives, c'était

¹⁹ Jean Giono, *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix* éditions Héros-Limite 2013, page 84 : ce passage dans lequel Giono évoque son père est une illustration humoristique de l'absurdité de la division du travail.

²⁰ Ibid. page 86.

²¹ Ibid. page 86

²² Ibid. page 72

²³ Ibid. page 73.

²⁴ Les plantes génétiquement modifiées telles que le soja ou le maïs sont rendues résistantes aux conditions climatiques difficiles ou aux insectes parasites. Ainsi, les rendements peuvent être accrus et permettraient, selon certaines entreprises de biotechnologies agricoles, de nourrir la planète entière.

²⁵ La farine légale était une farine dont la composition était fixée par la loi (mélange de farine de blé et de farine de seigle). Les subventions dont pouvaient bénéficier les boulangers était subordonnées à son utilisation.

²⁶ Ibid. page 72.

²⁷ Ibid. page 88.

²⁸ Ibid. page 88.

des œuvres successives : les artisans ne se multipliaient pas en elles, ils s'ajoutaient les uns aux autres »²⁹ en une sorte de *grégarisme quantitatif*.

Peut-on percevoir dans ces dernières lignes l'idée selon laquelle l'Etat n'est pas en soi, pour Giono, un dispositif de négation de l'individu mais un dispositif dont la dimension holistique lui échappe en raison de sa démesure ? Car si les artisans s'étaient « multipliés » dans la construction des cathédrales, n'est-ce pas parce que leur élaboration eût bien abouti à la transcendance à laquelle doit aspirer tout Etat ? En effet, une collectivité dont la dimension dépasse la simple somme des individus qui la composent ne constitue-t-elle pas, en principe, l'accomplissement de « l'animal social » qu'est l'homme ?

La problématique de la révolution individuelle n'est donc pas l'Etat, c'est la démesure de l'Etat. Or, peut-il exister un Etat sans démesure ? Historiquement non si l'on en croit les exemples que fournit Giono. Il suffit de se rappeler les empires et les monarchies qui se sont constitués depuis que les premières grandes villes mésopotamiennes ont consacré la sédentarisation de l'homme. C'est cette ville que Giono stigmatise notamment dans la première partie du livre « Les vraies richesses » où il montre que la foule n'est qu'un « conglomérat », qu'elle n'est qu'un « entassement » au lieu d'un « corps organisé »³⁰.

Cette démesure de l'homme et sa soif de domination accouchent donc nécessairement de monstres. Ce sont les villes, les monnaies, les entreprises, les partis politiques, les syndicats et Giono aurait certainement ajouté tous les systèmes intégrés internationaux qui rendent plus abstrait le rapport de l'individu, voire de la collectivité forte de son propre cogito, avec la Cité. Ces monstres entretiennent, par effet d'entraînement, le processus de massification institutionnel rendant l'homme étranger à lui-même ainsi que la collectivité. La révolution individuelle est donc le seul moyen de sortir de l'hétéronomie. « L'Etat ne peut rien contre l'individu. Il ne peut ni le saisir, ni l'obliger. L'individu est libre de tout préparer en lui-même, de choisir le moment de son action et de l'exercer irrésistiblement à l'instant précis de ses désirs »³¹. Plus loin, Giono ajoute que l'individualisme contrairement à la masse n'est jamais stérile car si la masse est dans l'action, ce n'est que sous l'impact de quelques individus³². L'argument individualiste n'est peut-être pas ici très convaincant mais il a le mérite de mettre en évidence la quadrature du cercle : comment sortir de l'hétéronomie dès lors qu'on refuse les moyens collectifs de prise de conscience et que la conscience individuelle est dans l'ornière de la pensée unique ?

Quelle révolution individuelle ?

Si la révolution individuelle est le moyen de lutter contre la démesure, n'est-ce pas contre la monnaie qu'il faut lutter prioritairement puisqu'elle constitue à la fois le moyen idéal de transport de valeur et l'incarnation de l'homme ubiquitaire³³ ? Dès lors que seul le commerce³⁴ fonde l'internationalisme, ne peut-on en conclure qu'il est à l'origine de la

²⁹ Ibid. page 88.

³⁰ Jean Giono, Les vraies richesses, Grasset 1960, page 53.

³¹ Jean Giono, Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix, éditions Héro-Limite 2013, page 86.

³² Jean Giono, Ecrits pacifistes, Folio 2015, page 146.

³³ L'internet est aussi, désormais, le moyen de l'ubiquité de l'homme. Comme sa monnaie, il s'est dématérialisé. Mais cette omniprésence, corrélativement, le rend dépendant de risques systémiques masqués par la fluidité du commerce et les facilités technologiques qui la sous-tendent.

³⁴ Il faut entendre ici le commerce au sens d'échanges commerciaux et non pas en sens des relations humaines désintéressées car ces dernières excluent la précipitation de l'accumulation capitaliste où l'homme se consume

démensure *a fortiori* si la monnaie se dématérialise car elle accentue la fluidité des transactions et l'accentuation corrélative des « monstres » que ni les partis politiques, ni les syndicats ne remettent en cause trop occupés qu'ils sont, pour des raisons légitimes *d'assistance à personnes en danger*, à aménager le capitalisme au lieu de lutter contre ?

La monnaie n'est plus depuis longtemps, selon Giono, une convention d'échange : elle est un moyen de gouvernement. En effet, ajoute-t-il, « il ne peut y avoir de convention d'échange s'il n'y a pas d'équilibre entre les matières échangées. Il ne peut y avoir d'équilibre quand, en face d'une valeur stable, on peut faire varier la valeur d'échange de un à cinq sur une simple décision de gouvernement »³⁵.

Ceux qui la considèrent comme indispensable ont raison lorsqu'ils s'inscrivent, pour la penser, dans un dispositif politique déjà démesuré. On fera alors l'apologie de ses qualités.³⁶ Elle facilite effectivement, par son intermédiation, les relations commerciales. Mais si encore la monnaie n'avait été qu'un instrument sans valeur, un simple moyen d'échanger une marchandise contre une autre marchandise, constitutif d'un équivalent à la quantité de travail contenue dans chacune d'elles, véritable valeur d'échange. C'était le cas lorsque la monnaie n'était constituée que de sel, de coquillages, de tabac ou de troupeaux³⁷. Dans le livre 1 de « La richesse des nations », Adam Smith montre qu'elle est un étalon en raison de la difficulté « de trouver une mesure exacte au travail ou au talent » et que par conséquent « Il est donc plus naturel d'estimer sa valeur échangeable par la quantité de quelque autre denrée que par celle du travail qu'elle peut acheter »³⁸. Le caractère non tangible du travail rend donc, selon lui, indispensable l'intermédiation de la monnaie. Mais il ajoute que le travail est la seule valeur réelle et définitive qui puisse servir à apprécier et à mesurer la valeur des marchandises. « Il est leur prix réel ; l'argent n'est que leur prix nominal »³⁹. Ce prix réel c'est celui du sacrifice du repos, de la liberté et du bonheur⁴⁰. Pour Adam Smith, l'argent n'a donc pas de valeur en soi. Il n'est pas une marchandise. Il cite Hobbes qui dit « Richesse c'est pouvoir ». Or, ajoute Smith, l'homme fortuné n'a pas de pouvoir car il n'a pas de richesse tant qu'il n'a pas acquis celui d'acheter et notamment de commander en quantité plus ou moins importante le travail d'autrui.

Si tant Smith que Ricardo intègrent la monnaie à leurs interprétations, le socle de la valeur repose pour l'un comme pour l'autre sur le travail. Pourtant, bien qu'ils envisagent la valeur travail comme prix du sacrifice, ils ne remettent pas en cause la question éthique de la subordination du travailleur puisqu'elle est consubstantielle à la production industrielle. Marx non plus d'ailleurs puisqu'il se contente de substituer un capitalisme d'Etat au capitalisme privé. Il critique cependant l'expropriation, par l'employeur privé, du prolétariat de la plus-value acquise par les marchandises issues du processus de production.

Cette subordination est inconcevable chez Giono car la propriété doit être à la mesure de l'homme. Cette mesure est dépassée dès lors qu'elle nécessite la subordination d'autrui. A moins qu'un système de solidarité ne s'installe comme dans « Que ma joie demeure » où les

au lieu de se consommer (voir à ce titre la chronique relative au livre « Ronde des jours » de Jean Giono in la Revue L'Altérité).

³⁵ Jean Giono, *Lettres aux paysans sur la pauvreté et la paix*, éditions Héro-Limite 2013, pages 60 et 61.

³⁶ L'or, par exemple, vaut pour sa transportabilité, son inaltérabilité, sa malléabilité, sa fongibilité et sa divisibilité.

³⁷ Troupeau, du latin *pecus* qui donne pécuniaire.

³⁸ Adam Smith, *La richesse des nations*, livre 1, Garnier Flammarion, 2014 page 101.

³⁹ *Ibid.* page 102

⁴⁰ *Ibid.* page 102

paysans s'unissent pour récolter le blé : «... quand on a une poignée de graines blondes à jeter devant soi pour la semence, que ça soit pour vous ou pour le pape, si on est un homme digne du nom, on est obligé de regarder le ciel.⁴¹ ». On retiendra cependant le point commun existant entre des auteurs comme Marx, Ricardo ou Adam Smith, qui est de souligner la dichotomie entre argent et valeur. Elle suppose, au moins, un souci de rémunération équitable.

Pour Adam Smith, une rémunération équitable se traduit par le concept de *taux de salaire naturel*. Chez Giono, ce qui n'est pas naturel c'est ce qui est démesuré c'est-à-dire ce qui va au-delà de la simple subsistance. Dans le livre I de la Richesses des Nations, Smith dit : « Il faut de toute nécessité qu'un homme vive de son travail, et que son salaire suffise au moins à sa subsistance ; il faut même quelque chose de plus dans la plupart des circonstances ; autrement il serait impossible au travailleur d'élever une famille, et alors la race de ces ouvriers ne pourrait pas durer au-delà de la première génération »⁴². Si Adam Smith a été critiqué pour cette approximation fondée sur la nature des choses, elle apporte à son discours une humanité qui caractérise aussi celui de Giono qui s'exclut ainsi de tout modèle restrictif et abusivement quantitatif.

Or, la dichotomie entre valeur et argent a aujourd'hui totalement disparu. L'argent est une marchandise en soi et une réserve de valeur. Elle est la contrepartie du travail exigé par l'employeur. Mais comme l'argent s'est abstrait de sa cause initiale (équivalent or, équivalent marchandises), le travail s'est également déconnecté de tout équivalent et constitue une valeur en soi dont la variabilité dépend du marché du travail et non plus de sa valeur réelle contenue dans la pénibilité et le sacrifice, sources de plus value. Ainsi, le travailleur injustement rémunéré ne peut plus toujours manger à sa faim⁴³. L'homme dans la crise⁴⁴ est dépourvu, incapable d'autonomie car il n'est plus que l'infime maillon d'une chaîne de travailleurs aliénés, engagé dans des tâches totalement atomisées. Il est incapable de se nourrir car il n'y a rien de sa richesse⁴⁵ (si tant est qu'il soit riche) qui ne soit comestible ni de son savoir qui ne soit orienté vers la production de denrées alimentaires ou d'autres biens essentiels.

C'est cette problématique qu'illustre Giono dans « Les vraies richesses ». Dans le Trièves, quarante hommes, têtes de famille ayant femmes et enfants se sont exclus du système et sont fiers de se sauver avec leurs propres forces⁴⁶. Ils ont fait leur pain chaud, écrasé leur propre blé pour faire leur propre farine. Ils ont nourri le village sans avoir rien acheté et n'ont pas souffert des contingentements consécutifs à la surproduction pour faire remonter les cours du blé ni eu besoin de le dénaturer avec du bleu de méthylène⁴⁷.

La révolution individuelle proposée par Giono consiste à remplacer l'argent par de la joie. La joie est la satisfaction des besoins nécessaires et la jubilation de la contemplation. Il n'y a pas chez Giono d'obscurantisme réactionnaire notamment contre le progrès technique

⁴¹ Jean Giono, *Que ma joie demeure*, Le livre de poche 2007, page 239.

⁴² Adam Smith, *La Richesse des Nations*, livre 1 Editions Garnier Flammarion 2014 page 139.

⁴³ Selon l'INSEE, 8.5 millions de personnes vivent en France sous le seuil de pauvreté à 60% du niveau de vie médian (environ 1700€ mensuels).

⁴⁴ Mais la crise du capitalisme n'est-elle pas endogène par nature en raison de son caractère entropique ? Autrement dit, la crise n'est-elle pas l'état permanent du système capitaliste ?

⁴⁵ Selon les déclarations des ménages vivant en France, le patrimoine en montant se répartit entre 20 % d'actifs financiers, 66 % de biens immobiliers et 14 % de biens professionnels. Cette structure varie fortement avec le niveau de la richesse : chez les plus riches, la part de l'immobilier diminue au profit des actifs financiers, notamment des valeurs mobilières (INSEE, *Le patrimoine en France : état des lieux, historique et perspectives* Economie et Statistique N° 417-418, 2008).

⁴⁶ Jean Giono, *Les vraies richesses*, Grasset 1937 page 150.

⁴⁷ Ibid. page 115.

car « la science est une richesse intérieure ». La science est une vanité lorsque son objet est détourné et qu'elle confine à la folie d'une patrie économique⁴⁸. Mais la révolution individuelle ne veut pas dire qu'elle doit être limitée à quarante personnes. Elle doit être le fait de la multitude : « ...individuellement, un ouvrier s'ajoutant à un ouvrier et il y en a des millions dans le monde, un paysan s'ajoutant à un paysan – et il y en a des millions par le monde, les ouvriers s'ajoutant aux paysans... »⁴⁹.

Lorsque Giono se félicite du pacifisme syndical de 1938 qui « n'est en aucune façon solidaire de la politique des dirigeants de la C.G.T. qui se laisse influencer par la propagande belliciste d'un parti »⁵⁰, évoque-t-il une révolution individuelle, par définition déconnectée de sa tête pensante ? Car la multitude n'est qu'une somme d'individus et sa résolution, aussi forte soit-elle, n'est-elle pas lettre morte ? Ne manque-t-il pas le lien qui, par essence, donne sa force à n'importe quel un mouvement collectif ? L'indignation suffit-elle à en être le fil conducteur ? La passion qui meut l'action de chacun est à la fois le feu de la révolte et l'eau de son extinction car elle ne suffit pas à maintenir la pérennité de la révolution. C'est d'ailleurs la critique qu'ont fait à Stéphane Hessel, auteur de « Indignez-vous »⁵¹, des personnalités telles que Boris Cyrulnik ou Pierre Assouline, au motif du caractère trop émotionnel et non rationnel de cet opuscule qui fut pourtant (ceci explique peut-être cela) un succès, voire un phénomène de librairie⁵². Cet ouvrage s'indignait, notamment, de la politique de Nicolas Sarkozy et de François Fillon ostracisant un peu plus les pauvres et les sans papiers. Or la résolution que chacun a prise de lire un tel livre a fourni un double enseignement : le premier montre la nullité de l'impact d'une révolution individuelle (si tant est que cet achat constitue le début d'une révolution individuelle) puisque les électeurs ont désigné six ans après, comme représentant de la droite et du centre, avec un programme ultra libéral et anti immigration, celui-là même qui dirigeait le gouvernement sous la présidence de Sarkozy entre 2007 et 2012. Le deuxième enseignement montre la vulnérabilité d'une telle révolution. Les espagnols, influencés par ce livre⁵³, ont manifesté en mai 2011 à Madrid sur la Puerta del Sol contre la dictature des marchés sous le nom de « Los indignados ». Mais si ce mouvement s'est étendu sur la plan géographique (France, Belgique, Grèce, Royaume Uni, Etats Unis), il s'est fossilisé dans une journée de commémoration (la journée mondiale des indignés ayant lieu le 15 mai) qui célèbre plus une révolution des moyens contestataires qu'une révolution de société. En effet, outre le caractère populaire de ce mouvement déconnecté des partis et des syndicats, l'utilisation de l'internet et des réseaux sociaux ont constitué un formidable accélérateur de la révolution individuelle. Malheureusement, l'internet reste trop souvent l'outil de l'émotion et ne permet pas sur le long terme de structurer une pensée alternative. Et ceux qui souhaitaient convertir ce mouvement populaire en parti politique ont créé « Podemos » devenu parti traditionnel, récupéré par les institutions parlementaires et la machine électorale diluant dans la perspective de l'accès au pouvoir le caractère révolutionnaire du discours et substituant à son caractère individuel une nature collective, et peut-être dogmatique dès lors qu'il devient un agrégat.

La constitution du parti est donc aux antipodes de l'indignation dont la passion est l'unique moteur. Il est la raison. Il est l'outil du contrat social qu'un *intellect, séparé de l'esprit humain*, promouvra, revêtu d'un nouvel ordre. Mais une révolution pérenne, est-elle

⁴⁸ Ibid. page 219.

⁴⁹ Jean Giono, *Ecrits pacifistes*, Folio 2015 page 154.

⁵⁰ Ibid. page 152.

⁵¹ Stéphane Hessel, *Indignez-vous*, Indigène Editions, 2010.

⁵² Le livre a été vendu à 4 millions d'exemplaires selon la revue *Sciences Humaines*, 2012, page 24.

⁵³ Mais aussi par la crise des *subprimes* de 2008 et par les révolutions arabes.

une révolution ? Car une fois le nouvel ordre installé, il doit se maintenir. Il ne pourra se maintenir que dans l'éducation. Celle-ci constitue le cadre de référence des futures générations qui perdent cependant le lien avec la source de sa légitimité dans une sorte de grégarisme qu'on pourrait nommer *grégarisme historique*. Cette forme de transcendance, cette intelligence du « ça pense en moi » mais dont je n'ai pas conscience et qui rappelle Averroès n'est-elle pas la manifestation de l'hétéronomie dont souffre l'homme, incapable de vivre seul et le citoyen, incapable de vivre libre en commun ? La liberté suppose l'absence de déterminisme et Averroès choque en son temps lorsqu'il dit, comme le rappelle Jean Baptiste Brenet dans « Averroès l'inquiétant⁵⁴ » que l'intellect est coupé du corps de l'homme, qu'il est autonome, qu'il est unique, commun et éternel. Autrement dit, l'homme ne pense pas. « On » pense pour lui. Mais qui sont le « On » et le « ça » sinon une forme de transcendance qui dépasse l'homme tels que le cogito collectif que la République est supposée instaurer, que la culture induit ou que Dieu insuffle ? A ce titre, précise Jean Baptiste Brenet, « ... rien ne se concevait plus et les humains, décentrés, dissous dans un *cogitatur* global, comme absorbés, refluant dans le Tout, y perdraient conscience et liberté⁵⁵. ».

La monnaie métallique qu'évoque Giono n'est-elle pas précisément une métaphore de l'Averroïsme lorsqu'il dit qu'elle est destinée à satisfaire les appétits « d'une intelligence séparée de ses problèmes naturels ». Elle constitue à la fois le catalyseur et le ciment d'une mise en commun artificielle lorsque son fondement est marchand et hégémonique avant d'être culturel et pacifique. A ce titre, par son caractère immémorial, international et complexe, la monnaie est une fatalité acceptée par tous en tant que telle comme constitutive d'une conscience collective supérieure et sacralisée au point de n'être plus que l'*Unique Interface* du commerce des humains.

Mais quoi qu'il en soit de la monnaie, toute volonté d'intégration, même culturelle, si tant est qu'elle soit possible sans la monnaie, est nécessairement vouée à l'échec du grégarisme : d'abord parce que le phénomène d'intégration tend à la massification d'une communauté qui n'est plus à la mesure de l'homme (*grégarisme quantitatif*) ; ensuite parce que loin de promouvoir la différence, il accélère l'uniformité et les pertes identitaires subséquentes (*grégarisme historique*). Ce phénomène d'intégration est alors contreproductif car loin de mettre l'accent sur la promotion de la différence, il accentue la négation de celle-ci et rend l'individu plus revêche à la révolution.

La révolution se doit-elle donc d'être perpétuelle ? Elle ne peut être individuelle car elle est vaine. Elle ne peut être collective au risque de s'installer et de fossiliser la pensée dans un déterminisme intellectuel. Ainsi, vivre près de la source d'une forme de légitimité non figée par le poids de l'histoire ni par l'aveuglement de la masse, suppose de vivre dans la mesure d'un grégarisme éclairé. A l'aune d'une constitution de type « open source », pour utiliser encore une métaphore informatique, on pourrait espérer redonner naissance à une communauté mue par un véritable cogito collectif mais laissant à l'individu sa part d'autonomie. Tout cela suppose bien sûr de vivre dans la mesure de l'homme.

A moins que la mesure de l'homme soit de vivre dans la démesure...

⁵⁴ Jean Baptiste BRENET, AVERROES l'inquiétant, Les Belles Lettres 2015

⁵⁵ Ibid. page 10.